

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 22.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 30 MAI 1878

AVIS IMPORTANT

Nos abonnés d'Ottawa, Hull, Lachute, Carillon, Grenville, Loriginal, Hawkesbury, Aylmer et autres localités sur les lignes de chemin de fer et de bateaux à vapeur entre Ottawa et Montréal, recevront ces jours-ci la visite de notre agent, M. W. Street, chargé par nous d'opérer la rentrée de tous les abonnements qui nous sont dus. Nous prions nos amis de lui payer ce qu'ils pourraient nous devoir à sa première visite, et lui épargner par là des courses inutiles.

SOMMAIRE

Lettre de l'Exposition. par A. Achintre.—La fête de la Reine.—L'Exposition de Paris.—Le mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française en Canada, par Bibaud, jeune (suite).—Bibliographie : Les Jésuites-martyrs du Canada.—Notre violoniste canadien à Paris.—Le Phonographe d'Edison.—Gazette des tribunaux.—Le crime des femmes, par Raouil de Navery (suite).—Revue de la semaine, par A. B. Lougpré.—Faits divers.—Nos gravures : Le *Dreadnought* : Le canon Palliser.—Notre correspondance parisienne.—Recettes agricoles.—Conseils utiles.—Variétés.—Nécrologie.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : La violence des partis à Montréal ; Québec : La batterie "B" montant la côte du palais avec le canon Palliser ; Le *Dreadnought*, le cuirassier le plus puissant qui existe ; Le nouveau canon Palliser ; Salon de 1877 : Le départ pour la chasse.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, 8 mai 1878.

Quelle fête ! quel éclat, quelle joie et quels ineffaçables souvenirs laissera dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vue, l'ouverture de l'Exposition universelle de 1878 !

L'enthousiasme de Paris et des étrangers, accourus de tous les points du monde pour contempler ce spectacle grandiose, était, comme l'Exposition elle-même, universel. Ce projet, dont beaucoup se disputent aujourd'hui l'idée première, est revendiqué, avec raison, par M. Emile de Girardin. Documents à l'appui, l'éminent publiciste prouve en effet, par un article, paru le 4 mars 1876 dans le journal *La France*, que c'est à lui qu'appartient l'idée mère de cette importante et pacifique démonstration. Le 29 juillet de la même année, les Chambres françaises sanctionnaient ce projet de loi. Les adjudications commencèrent vers le mois de septembre ; les travaux, le 1er décembre. L'ouverture ayant eu lieu le 1er mai, c'est donc en moins de vingt mois que ces constructions magnifiques et vastes se sont élevées, et, grâce à l'accueil fait par les peuples à l'appel de la France, remplies de toutes les merveilles du génie humain.

Chose importante à noter, l'Exposition de 1878 a une étendue superficielle double de celle de 1867, et compte un tiers de plus d'exposants.

Donc progrès en tout. Espérons aussi qu'il en sera de même pour les produits exposés et les résultats de l'œuvre.

Notre printemps, depuis quelques années, ressemble un peu à vos hivers ; c'est-à-dire qu'il retarde—le calendrier seul est exact—et lorsque nous devrions jouir d'un ciel pur et d'un beau soleil, nous avons un temps couvert et de la pluie.

Or, le 1er mai, un orage menaçant tombait sur Paris, entrecoupant ses ondées de coups de tonnerre. Ceci se passait dans la matinée ; à midi, rien de changé. Vers une heure et demie, subite éclaircie dans le ciel et dans les cœurs, car rien n'abat la joie comme la pluie. Cela n'empêchait

pas, au même moment, une cinquantaine de mille hommes de troupes d'échelonner leur double ligne, depuis le Palais de l'Élysée jusque sur les hauteurs du Trocadéro. Les cimiers des casques, les cuirasses, les épées et les baïonnettes, lançaient leurs faisceaux d'éclairs et des gerbes de rayons sur la foule bigarrée, dont les flots pressés montaient d'instant en instant, envahissant les trottoirs, barbotant au milieu des flaques d'eau de la chaussée, et couvrant peu à peu chaque pouce libre du sol, comme une gigantesque marée, toute l'étendue de la plage.

Voitures de maître, équipages, fiacres, cavaliers, circulaient comme ils pouvaient, forcés de faire d'énormes détours. Bien que toutes les administrations eussent triplé le nombre de leurs véhicules, on n'en trouvait libres qu'à des prix insensés. Plus de cent mille étrangers attendaient, depuis quelques jours dans Paris, l'aurore du 1er mai.

Tandis que le cortège officiel, composé du président de la République, ayant à sa droite le président du Sénat, M. d'Audiffret Pasquier ; le président du Corps Législatif à sa gauche, M. Grévy, suivis chacun des membres de leur Chambre respective ; du prince de Galles, du prince royal du Danemark, du roi don François d'Assises ; du duc d'Aoste et du prince Henri des Pays-Bas—que des piquets de cavalerie avaient été prendre à leurs hôtels—le peuple fourmillait sur les hauteurs du Trocadéro, dont les galeries et les fenêtres étaient occupées par des spectateurs privilégiés.

Tout à coup, le canon tonne ! Le mont Valérien, muet depuis la guerre, annonce de ses douze voix de bronze, l'entrée du cortège dans les bâtiments de l'Exposition.

Un cri immense, rumeur formidable, éclate, et remplit l'air, comme pour répondre au canon ; c'est la foule qui, au moment où M. le maréchal de MacMahon va prendre place sur l'estrade élevée au-dessus de la cascade, salue le chef de la nation de ces deux mots : "Vive la France !"

Mde la maréchale, la reine Isabelle, les femmes des ministres et du corps diplomatique, sont aussi là, adoucissant des tons de leurs toilettes et des nuances des fleurs de leurs bouquets, les broderies d'or et d'argent des uniformes, et l'éclat des constellations que forment sur les poitrines tous les ordres de l'univers.

Ici, le ministre de l'Agriculture et du Commerce adresse au président le discours d'inauguration.

L'orateur, après avoir rappelé les difficultés inhérentes à une entreprise de ce genre, et, particulièrement, celles résultant de l'état troublé de l'Europe, rappelle, en un langage éloquent et patriotique, les preuves de vitalité et d'énergie qu'une pareille entreprise accuse chez une nation qu'on croyait abattue par ses revers. Il remercie ensuite chaleureusement les nations et leurs représentants de leur sympathie et de leur concours ; puis, termine en priant le président de déclarer officiellement l'ouverture de l'Exposition.

Le chef de l'Etat a répondu en ces termes :

Monsieur le ministre,

Je m'associe de grand cœur aux sentiments que vous venez d'exprimer, et je compte, comme vous, que notre Exposition aura un grand et légitime succès.

Je vous félicite, vous et vos collaborateurs,

du magnifique résultat auquel ont abouti vos efforts, et dont je suis heureux de rendre témoin le monde entier.

Nous devons aussi remercier les nations étrangères d'avoir si complètement répondu à l'appel que leur a fait la France.

Au nom de la République, je déclare ouverte l'Exposition universelle de 1878.

Ces derniers mots étaient à peine prononcés, que, sur un signal donné—à l'aide d'un drapeau—par le "maître des cérémonies," l'air s'empressait de cris, de hurrahs joyeux ; et, partout, au Trocadéro, au Champ-de-Mars, les musiques, dispersées sur divers points, jetaient au vent avec leurs bruyantes fanfares, les superbes accords de l'air nouveau : "Vive la France," que l'éminent auteur de Faust, M. C. Gounod, a spécialement composé pour la circonstance.

En même temps, le grand jet d'eau du Trocadéro lançait dans l'espace son panache de cristal ; des bombes aux feux colorés partaient du fleuve ; la vasque supérieure de la grande cascade, qu'on dirait supportée par les quatre grands animaux dorés qui ornent ses angles ; le cheval, le taureau, l'éléphant et le rhinocéros, laissait déborder ses ondes, et la cascade, épanchant tout-à-coup la nappe imposante et lumineuse, que coupent de distance en distance les franges et les bouillons d'écume de ses bonds et de ses chutes, annonçait aux spectateurs le lever de rideau de cette splendide fête.

Le cortège, alors rangé en file sur la terrasse, laquelle a 380 mètres de longueur sur 20 de largeur, et dont les gigantesques statues de l'Espagne, de l'Amérique du Nord, du Japon, de la Chine, de l'Italie, de la Suède, de la Norvège, de l'Angleterre, de l'Australie et des Indes anglaises ornent le pourtour, descend vers le Champ-de-Mars et entre dans la rue des Nations.

Cette avenue, où tous les peuples se confondent dans une même pensée fraternelle, offre l'image d'une ruelle que les habitants de chaque partie du globe auraient fondée, en ayant eu soin de conserver leur style d'architecture, leurs costumes et leur langage.

C'est M. Krantz, le directeur général de l'Exposition, qui, grâce à son activité, aux efforts de ses employés, peut faire, en une demi-heure, les honneurs de l'univers.

Devant les portes de toutes les sections se tiennent les commissions des pays exposants. Aux fenêtres de toutes les façades sont placées les femmes des commissaires étrangers, et les dames, leurs invitées.

Outre le ministère complet, ayant en tête son chef, M. Dufaure, le cortège officiel se composait ainsi qu'il suit : Les conseillers d'Etat ; la députation des grand-croix de la Légion d'honneur ; la députation de la cour de cassation ; la députation de la cour des comptes ; la députation du conseil supérieur de l'instruction publique ; la députation de l'Institut de France ; la députation de la cour d'appel ; les députations de l'armée de Paris ; le gouverneur de la Banque et les sous-gouverneurs ; les directeurs généraux et les secrétaires généraux des ministères et des administrations publiques ; la députation du clergé de Paris et des consistoires ; la députation du conseil de préfecture de la Seine ; le conseil général de la Seine ; le conseil municipal de Paris ; les directeurs de la préfecture de la Seine et de la préfecture de police ; le vice-recteur de l'Académie de

Paris et la députation du corps académique de la Seine ; la députation du tribunal de première instance de la Seine ; la députation du tribunal de commerce de Paris ; la députation de la chambre de commerce de Paris ; la députation des juges de paix de Paris ; la députation des quatre conseils de Prud'hommes ; la députation des corps des ponts et chaussées et des mines ; administrateurs et professeurs des écoles des ponts et chaussées, des mines, du génie maritime et de l'école polytechnique et école spéciale militaire ; la députation du collège de France, des écoles des langues orientales, des chartes, du Muséum d'histoire naturelle, du Conservatoire des arts et métiers, des beaux-arts, etc., etc. ; la députation des chambres des notaires, des avoués, des agents de change, des commissaires-priseurs, etc. ; la députation des professeurs de l'école des beaux-arts ; des députations des sociétés d'agriculture et d'horticulture ; le préfet et le secrétaire-général du département de Seine-et-Oise ; les délégués au congrès postal.

En passant devant chaque section, le cortège est accueilli par des acclamations, et les corps de musique jouent chacun l'air national de ces convives de la France.

Devant le cottage anglais, le *God save the Queen* ; sous le péristyle du pavillon autrichien, l'hymne d'Haydn, et l'air hongrois national, la *Marche de Raskorshi* ; autour des constructions de la Russie, faites de troncs de bois superposés, percés de galeries à jour, le *Bodgy tsura Krani* ; en face de la maison de style florentin exposée par l'Italie, la *Piémontaise* ; au palais espagnol, fac-simile de l'Alhambra, l'hymne de *Riego*, etc., etc.

Enfin, après avoir visité chaque nation chez elle, le cortège traversant la section française, au milieu de laquelle la galerie réservée aux cristaux présente l'aspect d'une féerie de lumière et de diamants éclos au coup de baguette d'un Génie, le cortège parcourt la galerie des machines, et sort du Palais par la porte de l'Avenue Rapp.

Ce ne sont que beautés, prodiges et merveilles dans toutes ces galeries. Nous nous bornons à les traverser aujourd'hui, nous réservant de nous y arrêter plus tard, et de les décrire à loisir. Ce qui précède constitue le programme officiel, mais le plus frappant, ce qu'on a le plus remarqué, c'est la joie populaire, l'enthousiasme des Parisiens et les signes publics par lesquels cet enthousiasme et ce délire se sont manifestés durant le jour et dans la soirée, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Dès l'aube, et beaucoup avaient commencé la veille, les balcons, les fenêtres et jusqu'aux mansardes des maisons étaient pavoisées : drapeaux nationaux et étrangers, banderoles, oriflammes, flottaient, s'agitaient, mêlant leurs plis et leurs couleurs. La gaieté était sur tous les visages et la joie dans tous les cœurs ; ce jour-là, Paris n'a eu qu'une âme, et c'était le souffle de la France !

Les omnibus, les voitures, les bateaux à vapeur avaient aussi leurs drapeaux et leurs bannières.

Une réflexion que j'ai entendue faire par un ouvrier sur l'impériale d'un omnibus, nous dira, en quelques mots, l'émotion qui, en ces jours d'élan, emplit les âmes.

Comme notre omnibus passait à travers les rues pavoisées, frôlant les bannières et les étendards, un voyageur manifestait son